

Ami entends-tu...

JOURNAL DE LA RÉSISTANCE MORBIHANNAISE

Organe de l'Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance - Comité du Morbihan

Rédaction - Administration - Publicité : 140, Cité Salvador-Allende - 56100 LORIENT

Compte Bancaire B. P. B. A. N° 27 19 03810-B Lorient

Abonnement: 1 an: 20 F — Carte de soutien annuelle: 30 F

63

20^e année

Deuxième semestre 1986

Prix: 5 francs

1000 DÉLÉGUÉS AU CONGRÈS NATIONAL A CLERMONT-FERRAND



L'AN.A.C.R. du Morbihan
et son bureau départemental
le comité de rédaction d'« Ami entends-tu »
sont heureux d'offrir à tous les adhérents et amis
leurs vœux de paix et de bien-être pour l'année 1987.

TERRASSEMENTS ET MANUTENTION

TRANSPORTS * DÉMOLITIONS

Transports • Location camions • Démolition • Pelles mécaniques • Compresseurs
Grues 6 - 12 - 15 et 20 tonnes • Porte-engins 100 tonnes

SOTRAMA-CARDIET

8, avenue de Kergroise

LORIENT

Tél. 97.37.25.11

SABLE ET MATÉRIAUX DE CARRIÈRES



aux ateliers du meuble

ENSEMBLIERS
DECORATEURS

LORIENT

4 et 6, rue Maréchal-Foch



ONNO Bretagne

Siège Social, Services Commerciaux :

BP 52. Route de Lorient,

56302 Pontivy cedex

Tél. 97 25 06 30.

Télex : Onno Ptivy 730 959 +



Usines : Pontivy (Morbihan). Saint-Méen-le-Grand (Ille-et-Vilaine).

1000 DÉLÉGUÉS AU CONGRÈS NATIONAL A CLERMONT-FERRAND

Cette année, la Direction Nationale avait fait le choix de Clermont-Ferrand pour tenir les Assises Nationales de notre association, les 24-25 et 26 octobre 1986.

Aucune ville ne pouvait mieux répondre à cette vocation, d'être pendant trois jours la capitale de la Résistance française.

Clermont-Ferrand, capitale de l'Auvergne, symbole du combat contre une occupation étrangère. C'est au début de notre Histoire, la lutte contre l'occupant romain — souvenons-nous Vercingétorix, Gergovie — puis pour notre génération le combat contre les nazis — Mont-Mouchet et autres lieux.

Cette Résistance qui est restée étonnamment vivace dans le cœur de ces Auvergnats qui nous accueillaient. L'émouvante cérémonie du Souvenir et le défilé aux flambeaux de 163 drapeaux et de plus de 2000 participants devant une foule compacte en témoignent.

Ce congrès, auquel le Morbihan était représenté par le docteur Thomas, C. Chalme, J. Bertho, A. Tanguy, Ch. Carnac, a montré l'extraordinaire dynamisme d'une ANACR qui, malgré les ans, ne veut pas vieillir.

Il est inutile de s'appesantir sur les travaux (1) qui se déroulèrent devant plus de 1500 participants représentants de 73 comités.

Il suffit de noter, après le discours de bienvenue de M. Quilliot, maire de Clermont, ancien ministre et les rapports de nos secrétaires généraux Fournier-Bocquet et Robert Vollet le sérieux, la compétence et la ferveur des nombreux orateurs qui, tout au long de ces trois journées, se sont succédé à la tribune.

C'est avec une grande joie, que pour terminer, la délégation du Morbihan apprenait la nomination de notre président Ferdinand Thomas au Bureau National.

Charles Carnac.

(1) Le compte rendu de ces travaux paraîtra dans « France d'Abord » suivant le congrès.

Lorient sous l'occupation

Jean Le Berd, journaliste retraité, retiré à Larmor-Plage, est l'auteur d'un livre très intéressant qui nous fait revivre la dure période de l'occupation allemande. L'auteur écrit en préambule : « En choisissant Larmor-Plage pour y établir son P.C. et Kéroman pour y construire la première et la plus formidable base sous-marine de la forteresse Europe, l'amiral Donitz épinglait Lorient au cœur de la bataille de l'Atlantique.

La maîtrise des mers devenait une étape incontournable vers la victoire de l'un ou l'autre camp.

De l'explosion du chalutier « La Tanche » aux combats et aux misères de « la poche », en passant par les terribles bombardements de 1943, Lorient a su ce qu'il en coûtait d'être un important port de guerre.

Il faut s'en souvenir en aimant ce « port de L'Orient », aujourd'hui le plus pimpant que jamais ».

Lorient sous l'occupation, (aux éditions Ouest-France), à lire par les anciens résistants et à offrir aux plus jeunes. Un cadeau utile pour les fêtes.

La Publicité contribue à la parution
d'« AMI ENTENDS-TU... »
un moyen de défendre votre journal !

Réservez vos achats
à nos annonceurs !

Nos camarades disparus

Lorient: Guillaume Robert, 11, rue Jeff Le Penvern, Lorient.

Lanester: Landry Albert, 13, rue Maurice Thorez, Lorient;
Le Bolay Georges, 6, résidence Henri Dunant, Lorient;
Le Nézet Désiré, 18, rue de Kervénanec, Lorient;
Maury Georges, 2, rue Docteur Bodélio, Lorient;
Fichoux Albert, 19, rue Yves Fargo, Lanester;
Guégan Alexis, 25, rue Mal Leclerc, Lanester;
Le Couze Robert, H.L.M. Bellevue, Lanester.

Gourin: Février Samuel, Kérhomnès en Gourin;
Jégou Jean-Louis, Kerbos en Gourin.

Pluméliau: André Jean-Marie, Bieuzy-les-Eaux;
Jégado Georges, St-Nicolas-des-Eaux.

Quiberon: Michel Jean, St-Pierre-Quiberon.

Bréhan-Rohan: Corrignan Louis, Bourg de Naizin;
Moisan Norbert, Réguigny;
Rigole Victor, Bréhan.

Locminé: Cario Louis, Locminé.

St-Tugdual-Ploërdut: Le Bec Louis, Ploërdut.
Le Biavant Lucien, Berné.

Plouay: Le Boulch Jean, Plouay.

Inguiniel: Stéphant Joseph.

Leur souvenir restera gravé dans nos cœurs. Nous renouvelons aux familles de nos camarades disparus nos sincères condoléances.

Le 8 mars à Lanester ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU « GRAND LORIENT »

L'Assemblée générale annuelle du Comité Lorient-Lanester de l'ANACR regroupant le « Grand Lorient » se tiendra le 8 mars 1987 à 9 heures à la salle des fêtes de Lanester sous la présidence de Jean Maurice, maire, conseiller général.

A l'ordre du jour : remise des cartes 1987.

- Rapport d'activité,
- Rapport financier,
- Débat général - Élections,
- Projets de sorties.

A l'issue de l'assemblée, un repas en commun sera servi au « Relais du Pont du Bonhomme ».

Inscriptions au plus tard pour le 5 mars.

Témoignages de reconnaissance

*créés à l'occasion du 40^e anniversaire de la victoire
du 8 mai 1945*

« Grâce à vous, la France a été présente à la victoire »

« Ce témoignage est remis par le président du comité du Morbihan de l'Association Nationale des Anciens Combattants de la Résistance en hommage et en reconnaissance des services rendus à la Résistance au cours de la période 1940-1945 ».

Voici quelques noms de personnes qui ont reçu récemment ce document souvenir.

- Mme Bocandé, Le Coudray en Sérent,
- Mme Duval, Marie Hurel en Sérent,
- Mme Olliviéro Marie, Port-Samuel en Silfiac,
- M. Morzadec Alain de Séglien.

Nous demandons aux camarades de faire parvenir à « Ami, Entends-tu » les noms des récipiendaires avec photos si possible.

« Ami, Entends-tu » se doit de publier les noms de toutes celles et de tous ceux à qui ce modeste témoignage de reconnaissance est remis.

Pour profiter de votre terrasse toute l'année
et économiser de l'énergie, avez-vous pensé à

LA VÉRANDA

adressez-vous à un ALUMINIER TECHNAL :

S.A.R.L. ANNEZO

MENUISERIE ALUMINIUM

Z.I. Lann-Sévelin 56850 CAUDAN ☎ 97.76.15.33

Spécialiste des fenêtres, baies, double-fenêtres
portes d'entrée, vérandas, volets, portes de garage

DEVIS GRATUIT IMMEDIAT

Concours scolaire de la Résistance et de la déportation 1987

— Les moyens d'information —

Classes de 3^e L.P.

Que savez-vous de la radio et de la presse clandestine mises en œuvre par la Résistance durant l'occupation de la France par les Allemands de 1940 à 1945 ?

Pour les radios, indiquer les lieux de leur installation et préciser les zones couvertes par leurs émissions.

Pour la presse, donner les publications les plus importantes aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du territoire national et rappeler pour l'essentiel les buts qu'elles poursuivaient.

Classes de Terminale

Durant la deuxième guerre mondiale de 1940 à 1945, la presse et la radio furent utilisées massivement par les Allemands et les collaborateurs pour leur propagande et donc contre la Résistance. Mais, celle-ci sut répliquer en créant sa propre presse clandestine malgré les difficultés d'impression et de diffusion. Cette presse fut suscitée, encouragée, soutenue et même dirigée de façon constante par les radios de la France Libre, en particulier par celle de Londres dans son émission « Les Français parlent aux Français ».

Depuis, la télévision est venue s'ajouter à la radio et à la presse.

De plus, les progrès de la science et de la technique ont accru considérablement l'influence sur les masses de ces puissants moyens de communication qui peuvent servir au meilleur comme au pire.

Quelles dispositions pratiques conviendrait-il — à votre avis — de prendre pour que l'action de ces moyens audiovisuels ne puisse se faire que dans le sens du bien ?



LES VINS "ARCIBIA"

VINS DE TOUTES PROVENANCES

L'AMBIANCE DE LA PROPRIÉTÉ

N. LE TEXIER

Négociant - Eleveur

LANESTER

☎ 97.76.04.12

Le nouveau Conseil Départemental de l'A.N.A.C.R.

Afin de faciliter les contacts, nous publions la liste complète du conseil départemental de l'A.N.A.C.R. élu à Plouay le 1^{er} juin 1986.

Barach Joseph, Bourg de Berné, Plouay.
Bertho Jean, 13, Résidence du Rocher, Lomener, Ploemeur.
Cadou Jean, Rue de la Baie, Plouharnel.
Cardiet Etienne, 10 bis rue de la Belle-Fontaine, Lorient.
Cargouet Fernand, 9, rue de la Cascade, Pontivy.
Crouvizier René, 20, rue Victor Hugo, Lorient.
Carnac Charles, 14, rue Claude Debussy, Lorient.
Caro Lucien, 2, avenue Chenailler, Lorient.
Chaffiotte Lucien, 10 rue de Roch-Priol, Quiberon.
Chalme Célestin, 2, rue Pierre Philippe, Lorient.
Chalme Pierre, Bourg de Berné, Plouay.
Cravier Denis, Leresto Bieuzy-les-Eaux, Bubry.
Dinahet Jean, St-Guen en Saint-Tugdual, Le Croisty.
Hillion Constant, 9, rue Becherel, Plouay.
Garniel Pierre, Saint-Bieuzy, Ploemeur.
Guillaume Joseph, 22, rue Général Quinivet, Pontivy.
Guillemoto Edouard, 122, rue de Kerdurand, Riantec.
Guégan Armand, 12, rue Gérard de Nerval, Lanester.
Jaffré Désiré, 3, rue de la Paix, Lanester.
Jan Robert, 10, rue du Beau Soleil, Réguiny, Locminé.
Jehanno Mathieu, 21, Cité Jean Jaurès, Inzinzac-Lochrist.
Kervazo Louis, 12, rue Berlioz, Pontivy.
Lamour Léon, Coët La Croix-Helleau, Josselin.
Landay Georges, Belle Rive, Pont-Scorff.
Kerjoant René, Langroix, Camors, Pluvigner.
Jégo Célestin, Ville Culan, Bréhan, Rohan.
Le Bourvellec Renée, 3, Place Bonnaud, Lorient.
Le Breton Désiré, Kerneaux en Moustoir-Remungol, Locminé.
Le Corre Joseph, 1, rue des Jonquilles, Quiberon.
Le Lamer Georges, 4, Impasse du Kreisker, Carnac.
Le Foll Jean, 24, rue Capitaine Blayo, Lorient.
Le Gal Jean, 5, rue Edouard Herriot, Inzinzac-Lochrist.
Le Gourriec Roger, Bourg de Guénin, Baud.
Le Rouzic Georges, Rue du Douet, Carnac.
Chalmé Julien, Poulgroix en Inguiniel, Plouay.
Le Guennec Ange, 15, rue du Port de Pêche, Quiberon.
Le Hyaric Roger, 57, rue Monistrol, Lorient.
Le Joly Jean, Beauval en Bréhan-Loudéac, Rohan.
Le Meitour André, 5, Chemin du Pouldu, Carnac.
Le Pessec Raymond, Route de St-Adrien en St-Barthélémy, Baud.
Le Priol Armand, Kerblayo, Languidic.
Le Ray Jean, 5, Place de la République, Locminé.
Le Ruyet Amedée, Lann-Menhir, Languidic.
Le Saux Joseph, St-Nicolas-des-Eaux en Plumeliau, Baud.

Le Sénéchal Roger, 33, rue de Kermorvan, Quiberon.
Le Trohere Marie-Thérèse, 33, Place de la République, Auray.
Loy Gustave, Rue Neuve, Plouay.
Mabic Jean, Saint-Adrien, Ploemeur.
Mahé Raymond, La Croix du Barach, Guénemé/s/Scorff.
Mélédo Alexis, 16, rue de St-Exupéry, Languidic.
Morel Louis, 23, Boulevard Laennec, Lorient.
Poder Mathurin, Rue du Sacré Cœur, Berné, Plouay.
Onoratti Louis, Pharmacie, Bubry.
Pengloan Jean, Kermoal, Gourin.
Perrono Jean, 51, route de Lochrist, Hennebont.
Plemer Jean, rue des Pêcheurs, St-Pierre-Quiberon.
Quillé Léon, Auberge de la Vallée, St-Nicolas-des-Eaux, Baud.
Renimel Maurice, Bellevue en Coetquidan, Guer.
Rousseau Emile, Rue Flageul, Guer.
Tanguy André, 2, boulevard Maréchal Joffre, Lorient.
Tanguy Léon, Bieuzy-les-Eaux, Bubry.
Thomas Ferdinand, Rue Pont à Roche, Riantec.
Trécant Joseph, 3, rue Kesler-le-Bouedec, Hennebont.
Tretton Madeleine, Place de la Gare, Quiberon.
Vetel Joseph, Pont Neuf, Gourin.
Yziquel Joseph, Berné, Plouay.

Commission de contrôle

Cadoret Guy, Lelièvre Roger, Joncourt Jacques.
Porte-drapeau départemental : Garniel Pierre.

Le nouveau bureau départemental

Les membres du Conseil Départemental se sont réunis le 29 septembre pour élire le bureau.

Voici sa composition :

Président : Ferdinand Thomas.

Vices-présidents : Léon Quillé, André Tanguy.

Secrétaire général : Charles Carnac.

Secrétaire adjoint : Jean Le Foll.

Trésorier : Jean Bertho.

Trésorier-adjoint : Lucien Caro.

Déléguée à la permanence : Renée Le Bouvellec.

Conseiller technique aux droits : Célestin Chalmé.

Membres du bureau : Etienne Cardiet, Roger Le Hyaric, Désiré Jaffré, Georges Landay, Joseph Guillaume, Joseph Barach, Jean Dinahet, Louis Yorel.

Porte-drapeau : Pierre Garniel.

— RÉSISTANCE AU PAYS POURLETH —

Témoignage de Joseph Olliviero

Notre camarade Joseph Olliviero, adhérent de l'A.N.A.C.R., depuis sa création, nous apporte ici un témoignage émouvant sur la Résistance au Pays Pourleth.

Un enseignant de Guéméné-sur-Scorff, M. Christian Perron, a contribué à la mise en œuvre de ce récit. Dans sa préface, il rappelle dans quelles circonstances.

« Une soirée d'hiver, Joseph Olliviero et moi, nous parlons comme il nous arrive parfois, de choses et d'autres. Nous sommes amis de longue date. Il m'est arrivé, tout jeune, d'aller avec mon père à Coët-Rivalain, pour réparer la batteuse qu'il possédait. Il y a de cela bientôt trois décades. Les hasards de la conversation nous amènent à parler de la Résistance dans notre pays, le pays Pourleth. Elle y fut vive. Les Allemands eurent bien du fil à retordre avec ces Bretons, à la tête dure ! Le terrain se prêtait à une activité de maquis. La population était, dans sa majorité, opposée à l'envahisseur nazi. Les représailles, comme l'attestent les monuments aux morts de nos villages, les petites plaques et édifices qui appellent à notre mémoire le sacrifice de tant et tant de personnes, furent terribles.

C'est pour ces raisons que nous avons décidé d'écrire le récit du mois pendant lequel il fut incarcéré avec son père et d'autres camarades.

Parmi les résistants, il y eut des gens d'opinion et de confession diverses. Ils méritent tous notre respect et notre reconnaissance. Nous n'avons pas la prétention d'écrire une histoire exhaustive de la Résistance dans le pays Pourleth. Il serait pourtant utile que cela se fasse tant que les souvenirs demeurent vivants dans la mémoire collective et que les acteurs sont encore présents. Il faudra sans doute y penser.

Mauvais présages

A trois kilomètres de Séglien, Coët Rivallain est un village bâti à flanc de colline. En plein dans le pays Pourleth, d'anciens bâtiments en pierres taillées, des linteaux finement travaillés au-dessus des portes et des fenêtres, une tour accolée à ce qui fut autrefois sans doute un manoir, attestant de la richesse du passé de ce pays aux traditions et à l'architecture si variées et si originales.

Le village se compose de plusieurs maisons, hangars, écuries... construits à quelque distance les uns des autres. Comme si les anciens avaient voulu éviter une promiscuité qui eut pu être par trop gênante. Volonté de préserver l'intimité de chacun, à une époque où on se retrouve souvent ensemble pour toutes sortes de travaux collectifs. Il faut sans doute voir là la preuve tangible de la sagesse des générations passées.

Tout ici est paisible. Rien ne semble pouvoir déranger l'ordre immuable des choses, le rythme des saisons, les gestes ancestraux mille fois répétés, le travail des hommes fait de patience et d'espoir.

Pourtant, en ce printemps 1944, la guerre n'épargne rien, pas même la vie de ce petit village si tranquille d'apparence. Avec son cortège de douleur et de souffrance.

Le désintéressement, la générosité, le sacrifice des uns font apparaître encore plus vile et plus méprisable l'attitude de ceux qui profitent de la situation pour en retirer quelque bénéfice, assouvir leur vengeance ou leur jalousie, libérer leurs plus bas instincts.

La vie de l'homme est de peu d'importance.

L'ordre nazi a étendu sa bestiale brutalité. Nul ne doit pouvoir déroger à la règle froide et dévastatrice.

Pourtant, a-t-on suffisamment mesuré leur courage, certains refusent.

La Résistance a tissé son réseau de fils ténus.

Ce n'est pas le fait d'individus hors du commun, de je ne sais quels surhommes ou êtres d'exception. Ce fut d'abord l'action de gens simples, ordinaires. L'ouvrier ou le charron, le paysan, la ménagère ou l'ingénieur, unis dans le refus de la nouvelle barbarie.

C'est là que réside sa vraie grandeur.

Ce sont eux qui ont su redonner confiance en l'homme alors que tout portait à désespérer.

La soirée est déjà bien avancée. Je me souviendrai toujours de ce 25 avril 1944. Après le repas, mes parents se sont retirés dans une maison, un peu plus loin. C'est là qu'ils dorment.

Dans la pièce où nous trouvons, deux lits sont faits : celui de Jean Le Bras, note domestique et le mien. Dans le grenier, au-dessus nous avions installé un lit pour Louis Allaire, un de mes cousins. Il avait réussi à s'évader d'Allemagne et se cachait.

Jean Le Bris et moi, nous faisons partie d'un groupe de Francs Tireurs et Partisans Français. Jean dirige ce groupe.

Un autre parent, Jean Allaire, est là aussi. Il n'appartient pas à la Résistance, mais il est venu nous rejoindre car il craint une rafle au bourg de Séglien. Il a entendu dire que des « gars » de Silfiac ont été arrêtés.

Malgré tout, insouciant, nous parlons de choses et d'autres.

J'explique à mes amis : « Demain, ce sera pour moi jour de fête ». Je suis en effet invité à un mariage. Cette perspective me rend tout joyeux. Je dois, avec un autre jeune, servir la boisson. C'est la tradition dans notre pays. Les voisins et amis sont de corvée, selon la formule consacrée. Corvée bien agréable. Déjà, je raconte les blagues que j'envisage de faire, histoire d'amuser les invités. Oui, ce serait une belle journée !

Les hasards de la conversation nous amènent à parler du maquis. Jean Le Bris s'absente un moment. Il revient avec une mitraillette. Il la démonte sur la table, nous en explique le fonctionnement. A tour de rôle, nous nous entraînons à la manier, la démonter, la remonter.

Soudain, un bruit dehors.

Inquiets, nous accourons voir de quoi il s'agit.

Ouf ! Ce n'est qu'un voisin, Roger Le Beller. Il habite le haut du village. Après les échanges d'usage, il nous dit, inquiet :

« Il faut se méfier, une rafle a eu lieu au bourg de Silfiac ».

Cela confirmait les propos tenus par Jean Allaire et par notre agent de liaison, Lili Nestour, l'après-midi même.

Pénétrant dans la maison, le regard de Roger se pose sur la mitraillette laissée sur la table.

« Cachez vite ça ! En passant le talus plus haut, j'ai aperçu dans le chemin creux, juste à côté d'ici, un homme que je ne connais pas. Il semblait vouloir se cacher ».

Nous apprendrons plus tard que cet homme, sous prétexte de faire le marché noir, avait passé, avec un complice, la nuit dans une ferme du village. En fait, il s'agit de deux miliciens. L'inconnu aurait pu voir par la fenêtre ce que nous faisons. Nous l'échappons belle !

Après le départ de Roger Beller, Jean va cacher son arme, puis nous nous couchons. Plus heureux à l'idée de la nocce le lendemain qu'inquiété par les événements, je décide que je me lèverai plus tôt afin de faire mon travail avant de partir. Et puis

aussi d'avoir le temps de soigner ma toilette. Les occasions de se distraire, de s'amuser, ne sont pas si nombreuses...

Quelle belle journée je passerai !

Notre arrestation

A quatre heures et demie du matin, un grand bruit me réveille en sursaut. Claquements de bottes, cris, le doute n'est pas permis. J'ai le temps de dire à Jean Le Bris, réveillé lui aussi :

« Nous sommes coincés ! ».

Déjà, des soldats allemands et des miliciens entrent par la porte, par la fenêtre. Celle-ci, en réparation, n'était obstruée que par quelques planches et des bottes de foin. Le tout est jeté à bas. La maison est envahie avant même que nous n'ayons le temps de réagir.

Ils nous font sortir du lit et nous ordonnent de nous habiller.

« Schnell! Schnell! » (1).

Je saisis mon pantalon pour l'enfiler. Un Allemand vocifère :

« Haut les mains ! ».

Un autre m'intime l'ordre de me dépêcher. Je ne sais que faire. En fin de compte, ils me laissent me vêtir.

Ils nous conduisent tous les trois : Jean Le Bris, Jean Allaire et moi-même, devant la porte de l'étable. Bientôt, Louis Allaire qui dormait dans le grenier et mon père qui se trouvait dans la maison plus haut, nous rejoignent sous bonne garde.

Ma mère est dans la cour avec ma cousine. Celle-ci est toute ahurie d'avoir été interrompue dans son sommeil. Elle ne semble pas comprendre ce qui se passe.

Depuis quelque temps déjà, ma mère, qui connaissait notre appartenance à la Résistance, était inquiète. Elle nous avait demandé de ne pas laisser traîner d'armes autour de la maison. Elle avait confié à Jean Le Bris, quelques jours auparavant :

« J'ai peur pour vous. J'ai le pressentiment que quelque chose va se passer ».

Hélas, son inquiétude prémonitoire se trouvait, ce matin, pleinement justifiée.

Quant à mon frère, âgé de quatorze ans seulement, comme il était malade, les Allemands le laissent au lit, après l'avoir giflé copieusement cependant.

Les Allemands et les miliciens se séparent en deux groupes. Un de ceux-ci s'occupe de nous. A l'aide de guides de chanvre qui servent à conduire les chevaux, ils nous attachent. Louis Allaire et mon père sont attachés ensemble par un poignet. De même que Jean Allaire et moi. Ils ligotent les mains de Jean Le Bris, par devant.

Pendant ce temps, l'autre groupe fouille partout : les maisons, les greniers, les remises, la cave. Ils trouvent un charnier rempli de lard. Ils se saisissent d'une veste qui se trouve là. Elle leur sert à envelopper les morceaux de lard, ainsi que du pain et du beurre.

Dans le grenier, ils déplacent le lit de Louis. Ils remarquent une porte qui communique avec un autre grenier. L'obscurité et le mauvais état du plancher les dissuadent d'aller plus avant dans leurs investigations. Heureusement. Mon père avait caché un fusil de chasse dans un sac entre le sommet du pignon et le chaume du toit. Plus tard, on retrouvera le sac avec son dangereux contenu, sur le plancher. Peut-être, un chat à la poursuite d'une souris l'avait-il fait tomber.

Les Allemands nous font installer devant le portail. Jean Allaire et moi, comme nous sommes les plus jeunes, face au portail. Les deux autres, le dos au portail. A une quinzaine de mètres, six Allemands sont là, l'arme au pied. A côté d'eux, par terre, un bidon d'essence. Nous comprendrons plus tard que, s'ils avaient trouvé quelque chose de compromettant, ils nous auraient fusillés et mis le feu à la ferme.

A ce moment, un voisin arrive. Il vient, dit-il, « amener une vache au taureau ». Il est mis contre un mur. Il se laisse tomber à terre. Les Allemands le questionnent, mais ne l'inquiètent pas outre mesure. Nous nous demanderons plus tard pourquoi il était venu à une heure aussi matinale. Nous apprendrons que les deux miliciens dont nous avons déjà parlé, avaient passé la nuit chez lui. Tout ceci nous paraîtra bien étrange.

Les Allemands sont bien renseignés. Notre dénonciateur leur avait donné des précisions sur nos caches. Ils se rendent dans le hangar où se trouve le pressoir. Ils cherchent dessous. Rien !

Furieux, celui qui semble diriger l'expédition, saisit un morceau de bois d'un mètre cinquante de long environ, cinq centimètres de large pour à peu près trois centimètres d'épaisseur. Il se met à frapper frénétiquement Jean Le Bris. Les angles vifs du morceau de bois lui labourent la chair. Il hurle de douleur. Au bout d'un moment qui nous paraît interminable, le tortionnaire cesse. Il conduit, avec d'autres soldats, Jean Le Bris plus loin. Arrivé à notre niveau, il nous regarde. Il est blême. Mon regard croise le sien, une fraction de seconde. Je crois y lire sa détermination à résister. Il m'avait confié, quelques jours auparavant :

« Quoi qu'il arrive, je ferai tout pour ne pas rester entre leurs mains, s'ils m'attrapent. Quitte à en mourir ».

De l'autre côté des bâtiments, sous de grands arbres, se dresse un silo à pommes de terre, couvert et ceint de paille de blé noir. C'est là qu'on pousse Jean Le Bris pour l'interroger de plus belle, tandis que d'autres fouillent la paille. Ils y découvrent une musette pleine de papiers. Comme excités par leur trouvaille, ils redoublent d'acharnement à torturer notre ami dont les chairs éclatent. Malgré la violence des coups, Jean résiste, se maîtrise et si remarquablement que le bourreau, exacerbé, appelle à la rescousse un de ses sinistres acolytes.

Je ferme les yeux et, intérieurement, je me sens revivre. Un Allemand était sur le point de découvrir deux revolvers recouverts par la paille, oubliés par notre agent de liaison, Lili Nestour. Inquiété par la rumeur d'une rafle à Silfiac, il était venu récupérer les armes. A chaque fois que l'on craignait un quelconque danger, il agissait ainsi, bravant les risques. Un jour, il faillit être pris par l'ennemi. C'était au Cozlen en Locmalo. Il transportait des armes. Arrêté pour satisfaire, le long de la route, un impérieux besoin naturel, il entendit soudain une patrouille allemande s'approcher. Il eut juste le temps de se cacher derrière un talus.

(A suivre).

« AMI ENTENDS-TU » a besoin de vous

Chers camarades de la Résistance, responsables des comités locaux, « Ami entend-tu... » est votre journal. Il constitue le lien indispensable entre tous les Résistants du Morbihan.

Pour qu'il vive, « Ami entend-tu... » a besoin de votre aide, de votre concours.

Mettez tout en œuvre pour développer les abonnements, pour rechercher des annonces publicitaires en vous adressant aux commerçants locaux. (Les tarifs peuvent vous être fournis au siège à Lorient).

Contribuez à rendre votre journal plus complet, plus vivant en nous adressant des articles relatant vos activités, ainsi que des photos.

..

Une souscription permanente est ouverte. Dans la mesure de vos possibilités, apportez votre aide.

Voici les dons reçus par le trésorier du journal, André Tanguy.

Tombola du congrès départemental à Plouay : 500 F.

Robert Morin : 500 F.
Etienne Cardiet : 500 F.
Mme Dumerin : 200 F.
Jacques Gaumont : 100 F.
Jean Mabie : 100 F.
Jean Evanno : 40 F.
Jacques Bleuzen : 35 F.
Charles Carnac : 100 F.
Total : 2.075 F.

P.T.T. recueil de témoignages

Le Mouvement Libération Nationale P.T.T. (A.N.A.C.R.) a décidé d'éditer un recueil de témoignages des agents des P.T.T. appartenant ou non à un Mouvement de Résistance et qui ont lutté sous de multiples formes contre l'occupant hitlérien.

Cinquante-huit récits ont été rassemblés.

Ces témoignages dans leur simplicité et leur sincérité, sont émouvants. Ces femmes et ces hommes, jeunes en général, ont participé à une action clandestine, à ce combat souterrain sans se préoccuper de la mort qui les guettait 24 heures sur 24.

Il est de notre devoir à tous de faire connaître, de faire lire ce recueil, préfacé par notre camarade, ancien postier, Albert Ouzoulis, alias « André » colonel F.T.P.F. Aux côtés du colonel Fabien, il dirigeait les « Bataillons de la Jeunesse ».

Notre Mouvement Libération Nationale P.T.T. ne peut avancer la somme demandée par l'imprimeur pour l'édition de ce livre. C'est pourquoi nous sommes dans l'obligation de le vendre par souscription, au prix de 60 F.

« AFFAIRE ROQUES » Annulation de la thèse et suspension du rapporteur

M. Alain Devaquet a annoncé les conclusions qu'il tirait de l'enquête administrative sur l'« affaire Roques » : annulation de la soutenance à l'Université de Nantes en juin 85 de la thèse d'Henri Roques et suspension du professeur Jean-Claude Rivière, rapporteur de la thèse.

Le ministre de la Recherche et de l'Enseignement supérieur a donné instruction au doyen Paul Malvy, administrateur de l'Université de Nantes, de porter plainte contre X pour les faux en écritures que comprend le procès-verbal de la soutenance.

M. Devaquet a annoncé une réforme de l'organisation de la soutenance des thèses d'université, qui devront dorénavant répondre aux mêmes conditions que les thèses d'État : publicité et affichages, jury de cinq personnes (et non trois) et trois rapporteurs (au lieu d'un seul). « Cette unification me semble la mesure essentielle pour que la dignité de l'université soit préservée » a déclaré le ministre.

Une enquête administrative avait été demandée par M. Devaquet dès que fut révélée l'« affaire Roques », près d'un an après la soutenance d'une thèse qui niait la réalité des chambres à gaz, thèse qui avait obtenu une mention !

Soutenance irrégulière

M. Jean-Claude Dischamps, recteur de l'Académie de Nantes, qui a dirigé l'enquête administrative, a déclaré mercredi que la procédure de soutenance de cette thèse avait été irrégulière sur trois points : le transfert du dossier du candidat de Paris IV à Nantes, au cours de l'année 85, l'autorisation de soutenance, enfin les conditions de la soutenance elle-même. Sur ce dernier point, M. Jean-Claude Dischamps a confirmé que des faux en écriture publique avaient été commis, puisque la fausse signature d'un enseignant figurait sur le procès-verbal de soutenance. « Juridiquement, la soutenance n'a pas eu lieu » a conclu M. Dischamps.

Henri Roques, inscrit à Paris en Lettres depuis 1981, avait déposé son projet de thèse à M. Jacques Rougeot, professeur de français, et président par ailleurs de l'UNI (extrême-droite). Celui-ci, le 5 mars 85, se désiste de sa mission de rapporteur. Jean-Claude Rivière, spécialiste de provençal médiéval, prend la relève : première irrégularité.

Le transfert du dossier se déroule dans des conditions irrégulières, sans autorisation du recteur.

Enfin, le procès-verbal comporte une fausse signature, celle de M. Thierry Buron, assistant d'histoire contemporaine à Nantes, qui a affirmé ne pas avoir été présent lors de la soutenance. Les autres membres du jury étaient Jean-Claude Rivière, Jean-Paul Allard, germaniste à Lyon III et un autre enseignant de Lyon, le professeur Zind.

Le professeur Zind, de sinistre mémoire, auteur d'une série d'articles mensongers sur Oradour-sur-Glane.

Les Associations de la Résistance et de la Déportation avaient élevé d'énergiques protestations.

Lors de notre Congrès départemental à Plouay, nous avons adopté une motion énergique contre ces falsifications de l'histoire.

Notre voix a été entendue.

Comment la Gestapo a détruit l'Université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand

— Récit publié le 1^{er} janvier 1944 —

Il faut que tous les Français sachent comment les Allemands ont, le 25 novembre 1943, « détruit » purement et simplement l'Université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand.

L'événement, sur lequel la presse française des deux zones a fait pieusement le silence, ne déshonore pas seulement la Gestapo d'Himmler. Il accable Pétain et ses hommes.

Nous posons, une fois de plus, la question : que signifie la mascarade de Vichy ? Osera-t-on encore prétendre que le misérable vieillard qui règne sur les bords de l'Allier — pas plus loin — représente encore quelque chose en France.

Dans une Université lointaine, dans une ville située théoriquement dans la zone où s'exerce la souveraineté française, les Allemands se conduisent comme d'immenses gangsters, raflent par centaines des Alsaciens qui avaient préféré partager les souffrances de la patrie plutôt que d'accepter l'esclavage doré offert par Hitler, brutalisent et tuent des professeurs et des étudiants, et Vichy ne dit rien ! Et Pétain continue imperturbablement à présider aux ébats de ses marionnettes ! Son silence est aussi coupable qu'un acquiescement.

Jamais en vérité nous n'avons tant envié le sort des Belges, des Hollandais, des Polonais. Eux au moins sont seuls devant l'ennemi. Ils n'ont pas à rougir d'être menés par des traîtres.

Récit d'après des notes prises par un témoin

10 h du matin le 25 novembre 1943, avenue Carnot, dans les bâtiments neufs de l'Université, où fonctionnent simultanément depuis 1939 l'Université de Clermont-Ferrand et l'Université de Strasbourg. Tout est calme.

A 10 h 35, par les fenêtres de l'amphithéâtre du rez-de-chaussée, les professeurs aperçoivent des soldats allemands, l'arme sous le bras, qui s'approchent du bâtiment, puis demeurent immobiles. Ils ont un instant d'hésitation. Mais rien ne se produit. Les professeurs continuent leurs cours. Peut-être s'agit-il d'une manœuvre. A 11 h, les cours prennent fin. Les professeurs avertissent leurs élèves de ce qu'ils aperçoivent de leur chaire. Le bâtiment semble encerclé. Les élèves quittent les amphithéâtres.

A ce moment, un immense vacarme éclate. Des coups de feu, des cris. De toutes parts débouchent des soldats allemands qui hurlent en allemand l'ordre de se rendre dans la cour centrale. En passant ils donnent des coups de pied, des coups de poing à tous ceux qu'ils rencontrent et les bousculent pour qu'ils aillent plus vite. Vers 11 h 15, 500 personnes sont parquées dans la cour centrale. C'est une sorte de fosse entourée de tous côtés par les bâtiments de l'Université qui la surplombent. A chaque instant, sont projetés dans la cour des retardataires. On entend des coups de feu. Un sous-officier monte sur un banc, fait lever les bras et ordonne : « Le nez en l'air » (Die Nasen Hoch !). Il fait froid. Personne n'a pu aller chercher son manteau. Cela dure environ trois quarts d'heure.

A midi, on appelle le corps enseignant qui est conduit, les bras toujours en l'air, vers l'escalier menant dans le hall d'entrée. Là, des agents de la Gestapo en civil, une mitraillette sur chaque épaule. Des faces de brutes. Quelques officiers en tenue, qui ont l'air gêné et regardent le plafond.

Un soi-disant étudiant en histoire, le bérêt basque sur la tête, connu sous le nom de Mathieu, inscrit à la Faculté de Strasbourg, aidé par une jeune Allemande en manteau de fourrure, que l'on avait vue suivre les cours publics de la Faculté, commande. Ils font présenter les cartes d'identité. A droite doivent se placer les Strasbourgeois, sauf quatre professeurs, dont MM. Bonhours, Olivier et Forestier, ce dernier contusionné par les coups de pied qu'il vient de recevoir. A gauche, les professeurs de Clermont et les quatre Strasbourgeois en question. Les étudiants à leur tour sont amenés dans le hall, triés de la même façon. Un jeune homme veut expliquer qu'il n'est pas étudiant mais ingénieur, qu'il se trouve par hasard dans l'Université. Il est battu à coups de poing et de pied. Un autre arrive entre deux soldats allemands. Un agent de la Gestapo après lui avoir fait tenir les bras, le gifle à pleine volée.

Le doyen de la Faculté de Strasbourg, M. Danjon, vice-recteur, était à son bureau à 10 h 30. Les Allemands sont arrivés en hurlant, revolver au poing, ouvrant les portes à coups de pied, brisant les instruments de physique. Le doyen, en entendant le vacarme, est sorti dans le corridor. Il a rencontré M. Collomp, professeur d'épigraphie grecque. A peine avait-il eu le temps de lui demander ce qui se passait qu'un agent de la Gestapo, surgissant dans le couloir, hurlait l'ordre de lever les bras. Le professeur se retourne. L'Allemand lui donne un grand coup dans le dos et comme le professeur surpris n'avait pas encore levé les bras, il pose le revolver sur la poitrine et tire. Le professeur s'effondre. Le doyen descend les escaliers et rencontre Mme Colas, la secrétaire de l'Université que les Allemands viennent de rouer de coups. Mme Colas a eu toutefois le temps de passer à côté du professeur Collomp qu'elle entend gémir. Un quart d'heure après l'appareur Benoît, traversant le même couloir pour descendre dans le hall, trouve le professeur toujours là, mort.

Cependant, dans le hall, on fouille tout le monde. Des camions arrivent. On embarque professeurs et étudiants qui sont emmenés à la caserne du 92^e.

Tout le monde est parqué dans une cour entre la prison militaire et un grand bâtiment, étudiantes à part. Sur un ordre, des rangs de quatre sont formés. Tout le monde doit faire face dans la même direction. Il fait toujours aussi froid. Aucune autorisation d'aller uriner avant 13 h 30. Autorisation supprimée presque immédiatement après.

L'ordre est donné de faire demi-tour à droite. C'est pour éviter que les prisonniers puissent voir les nouveaux contingents qui sont amenés dans la cour. Les rafles en effet ont continué. Il arrive des prisonniers de partout. Le chef des travaux de minéralogie Weill, de la Faculté de Strasbourg, arrivé traîné par deux soldats. Il a une balle dans la cuisse. On saura plus tard qu'un gamin de 13 ans, qui passant devant l'Université vers 2 h, en allant au lycée,



avait paru se moquer d'un soldat qui donnait l'ordre de descendre du trottoir, a été abattu. On trouve dans son corps six balles de mitraillette. On trouvera également sur un banc, près de la Faculté de Droit, un jeune homme qui, passant en courant vers midi dans l'avenue, avait été blessé par une balle et était venu s'y étendre. Les Allemands l'auraient achevé.

Il fait de plus en plus froid dans la cour. Quelques vieux professeurs manquent de perdre connaissance, n'ayant pu soulager leur vessie. A 19 h enfin, un portail s'ouvre et l'on conduit tout le monde dans un grand réfectoire. On fait sortir les femmes. On annonce que les hommes vont pouvoir aller uriner par cinq, mais que l'on commencera par les femmes et qu'il faut attendre encore une heure et quart.

Côté allemand, l'atmosphère se détend. Plus de Gestapo. Une sentinelle désapprouve l'opération et le déclare ouvertement. Un sous-officier parlant français, très aimable, reconforte ceux auxquels il parle. On annonce aussi qu'on va apporter de la nourriture. Effectivement, on distribue une tasse de soi-disant café. Vers 21 h, la porte des salles s'ouvre. C'est la commission de la Gespo en civil. Un des hommes demande : « Où sont les femmes ? » La porte se referme. Vers 10 h, on vient chercher les hommes par groupes de 10. On les emmène devant une grande table où siègent le soi-disant Mathieu et l'Allemande. Sur la table, un dossier. La couverture porte, en grosses lettres : « Dossier de l'Université de Strasbourg » et en haut à droite : Georges M. A gauche de la porte, des policiers français.

Chacun à l'arrivée présente sa carte aux policiers français qui en prennent copie. Puis Mathieu et sa collaboratrice font placer les personnes interrogées tantôt à gauche tantôt à droite. A gauche sont ceux qui doivent rester, à droite ceux qui vont pouvoir partir. Le tri est fait semble-t-il au petit bonheur.

Il est 4 h du matin. Les libérés sont autorisés à s'en aller.

Au total, ont été arrêtées quatre ou cinq cents personnes sur lesquelles trente pour cent ont été retenues. Parmi elles des professeurs de l'Université de Strasbourg : MM. Kirmann (chimie), Kayser (médecine), Forster (doyen de la faculté de médecine), Soramoukhov (lecteur de russe), Unedegaun (directeur de l'institut d'études slaves), Yvon (sciences), Chabotty (mathématiques), ainsi que MM. Sebron, Exppel et Herig. En outre, tous les israélites français et étrangers, hommes et femmes, beaucoup d'Alsaciens et de Lorrains et tous les étrangers. Parmi les étudiants arrêtés, une jeune fille, Mlle Cousy, de Metz, a été emmenée pour être enfermée dans une cellule.

Dans le hall, vers midi, un agent de la Gestapo disait en se frottant les mains : « Cette fois, je crois que l'Université de Strasbourg est cuite ».

Ce numéro de Libération clandestine en zone Sud nous a été communiqué par le Comité Départemental de l'A.N.A.C.R. des Bouches-du-Rhône.

Clermont-Ferrand - Puy-de-Dôme -

« Centre de résistance des plus importants où les organismes les plus variés ont manifesté leur patriotique activité pendant toute l'occupation et où un grand nombre de résistants, d'évadés et de réfractaires au Service du Travail Obligatoire ont trouvé aide et assistance auprès de la population.

Clermont-Ferrand a été l'objet de cruelles mesures de représailles de la part de l'occupant : 1058 de ses habitants ont été déportés ; 110 fusillés ou tués au maquis, 813 morts en déportation ; 10 immeubles, dont 3 en totalité, ont été détruits par les Allemands. En outre, les bombardements de l'aviation alliée et les explosions provoquées par l'ennemi ont causé la mort de 23 personnes, la destruction totale de 96 immeubles et partielle de 406 ».

Ces citations comportent l'attribution de la croix de guerre 1939-1945 avec étoile d'argent.

Le monument national (œuvre du sculpteur R. Coulon) érigé en 1945 à la gloire de tous les maquisards de France est situé au Mont-Mouchet (1465 m d'altitude) à la limite des départements de la Haute-Loire, du Cantal et de la Lozère. C'est ici que 2700 combattants volontaires des Forces Françaises de l'Intérieur, tinrent en échec les 2, 10 et 11 juin 1944 deux divisions allemandes qui subirent de très lourdes pertes au cours de ces journées ainsi que le 20 juin dans le réduit voisin de Chaudes-Aigues. Au lendemain de ces batailles, les centres de guérilla harcelèrent l'ennemi jusqu'à sa capitulation au sud de la Loire où 22 000 Allemands déposèrent les armes devant les F.F.I. d'Auvergne et du Limousin.

Un maquisard inconnu repose au pied du monument sur lequel figurent les armes de toutes les régions de France.

Les Nouvelles Maisons

PAVILLON TEMOIN
LE WEEK-END
ou sur rendez-vous

le foyer
d'ARMOR

BON POUR UNE
DEMANDE DE
FINANCEMENT
GRATUITE
ET PERSONNALISÉE SUR
NOS OPÉRATIONS EN COURS

APPARTEMENTS

☐ A Lorient

PAVILLONS

sur terrains viabilisés

- ☐ Lorient
- ☐ Plœmeur
- ☐ Quéven
- ☐ Lanester
- ☐ Hennebont
- ☐ Quimperlé

Nom:

Prénom:

Adresse:

N° de tél.:

B.P. 363 - 21, rue Jules Legrand - 56107 LORIENT Cedex - Tél. 97 64.59.96

Transports GOULIAS Frères

LOCATION PELLETEUSES ET CHARGEURS

Rue Gérard-Philipe - LANESTER ☎ 97.64.52.54

Sur le Blavet, dans un site touristique de Bretagne

HOTEL DE LA VALLÉE

CAFE — RESTAURANT — BAR

CONFORT

TERRASSE

Léon QUILLERE

56 SAINT-NICOLAS-DES-EAUX

☎ 97.51.81.04

Pour tous vos imprimés ...

imprimerie

louis gautier

54, rue Jean-Jaurès, LANESTER ☎ 97.76.16.20

Noces - Soirées - Réveillons ...

Salle HELLEGOUARCH

(300 personnes)

3, rue F.-Le Bail 56850 CAUDAN ☎ 97.05.70.22

— Repas ouvriers - Ouvert tous les jours —

*Les
Plus Belles
Fleurs*
INTERFLORA



G. POIDEVINEAU

12, place Alsace-Lorraine
LORIENT

S.A.R.L. Succ.
☎ 97.21.05.56

VENTE A MARGE REDUITE

**SAVICA
CHAUSSURES**

Deux points de vente à **LORIENT** :

14, rue Poissonnière

☎ 97.21.14.37

28, bd Franchet-d'Espérey

☎ 97.64.45.41

LE BON SENS

GAGNE DU TERRAIN



à LANESTER

Avenue François-Billoux - ☎ 97.76.11.05

156, rue Jean-Jaurès - ☎ 97.76.16.19

à CAUDAN

31, rue du Muguet - ☎ 97.05.72.11

LE BON SENS PRÈS DE CHEZ VOUS

CHAUFFAGE - SERVICE

Entretien - Rénovation de chaufferie - Livraison de fuel et lubrifiants

Ets LE TEUFF et Fils

56850 CAUDAN - Tél. 97.76.00.97



**SPÉCIALITÉS BRETONNES
GARANTIES PUR BEURRE**

QUATRE QUARTS
GATEAUX BRETONS
GALETTES FINES
— KATE MAD —

**St-TUGDUAL
56540
Tél. 97.51.24.03**

**La Banque Populaire
Bretagne Atlantique**
La banque coopérative régionale

La Banque de bon conseil pour l'Épargnant
présente partout où ses clients ont besoin d'elle

A votre service à **LORIENT** :

12, Cours de la Bôle - ☎ 97.21.21.17

176, rue de Belgique - ☎ 97.83.02.62

1, rue Maréchal-Joffre - ☎ 97.36.28.96

gan

gan

Hubert BRISSON

AGENT GENERAL D'ASSURANCES

— GROUPE DES ASSURANCES NATIONALES —

34, rue carnot - LORIENT

Téléphone : 21.07.71

**INCENDIE - ACCIDENTS - VIE
RETRAITES - RISQUES DIVERS**

La Publicité contribue à la parution
d'« AMI ENTENDS-TU... »

un moyen de défendre votre journal !

Réservez vos achats
à nos annonceurs !